



Séance du 16 décembre 2014.  
Restitution de l'intervention de :  
Guy Lobrichon

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Michèle, Roland, André et Gilles

TITRE : Histoire secrète des démocraties, d'Athènes à Bruxelles.

J'assume mon titre. Il va de soi, pour moi historien, que je ne peux pas parler d'Athènes 2009 avant Jésus Christ à Bruxelles 2014 après Jésus Christ. Mais je vais procéder à une longue plongée dans le temps. Je vais essayer de vous y entraîner car je fais ce pari dès à présent.

L'an dernier j'ai évoqué le thème *errare humanum est*. Cette fois ci, je vous propose une petite histoire parallèle qui va utiliser le motif de l'erreur d'une manière un petit peu détournée. L'erreur des historiens, celle des lecteurs etc..., sur les démocraties antiques, médiévales, modernes. Je vais vous faire en suivant les fils continus, exactement parallèles et qui parfois s'entortillent l'un dans l'autre : celui de la démocratie idéale, celui de la démocratie vécue et on verra que les deux en fait, dans le parcours de l'histoire coïncident assez rarement.

Le travail de l'historien, je le rappelle, c'est d'expliquer, et pour cela d'abord, de décrire. Décrire, en premier lieu, c'est recenser par exemple : des mots, des événements. Puis c'est classer, comparer, mettre en contexte. Étant donné la longueur du parcours, je vais sauter sur un certain nombre de ces étapes et j'irai plutôt droit au but pour des motifs d'économie de temps. A propos de la démocratie, il y a de toute façon trop à dire pour une heure, une heure dix. Nous sommes confrontés ici à une histoire que j'appelle très discrète, c'est à dire que cette histoire est presque insaisissable. En tout cas, avec notre imaginaire à nous de la démocratie, on a bien de la peine à repérer de très vraisemblables vies démocratiques dans les temps passés et jusqu'à une époque extrêmement récente. L'histoire même de la commission européenne montre que cette démocratie peut être toujours entre guillemet. Vous voyez où je veux vous emmener.

La beauté de la démocratie

### **1 - La beauté du mort : portrait d'une fiction**

Imaginez la démocratie. Eh bien, la démocratie n'est jamais si belle que quand elle est morte. Mais d'où est ce qu'elle vient cette démocratie ? Commençons par cela. Comme vous le savez, elle vient des grecs. Tout nous est venu de la Grèce, disent d'un seul élan tous ceux qui sont passés par les écoles d'Europe et d'Amérique du nord. Tous ceux qui ont été moulés dans les forges des cultures dites occidentales depuis le XVI<sup>ème</sup> siècle. Démocratie, vous savez ce que ça veut dire : le mot *démocratia* signifiait en Grec le pouvoir du *démos*, c'est à dire de l'ensemble du peuple. Là commence toute l'ambiguïté. On comprend que c'est une démocratie directe selon les définitions, mais je vais vous rappeler que c'est complètement faux. C'est un rêve mais vous savez bien que le rêve nourrit aussi bien les mirages que les fantasmes et il faut en tenir compte.

La démocratie Athénienne ce serait donc la démocratie directe, par le recours au vote, la votation comme disent nos collègues Helvétiques. Le recours au suffrage universel, néanmoins ne nous faisons pas d'illusion, la démocratie directe de l'antiquité exclut d'abord les femmes, ensuite les métèques, puis les esclaves. Je signale tout de suite, que l'on saura faire mieux au moyen âge en écartant les pauvres et lors de la révolution française, en pulvérisant toutes les oppositions à un

moment donné au nom de la démocratie. Et tout ce que les soi-disant « élites politiques » des XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles ont su inventer pour canaliser et apaiser les pulsions sociales, jusqu'en pleine actualité du XXI<sup>ème</sup> siècle. Tout cela est une tromperie sur le suffrage universel qui devrait concerner tous les membres d'une république, tous ceux qui résident sur le territoire d'une république. Nous le savons bien il y a des tas de gens qui ne vont pas voter parmi ceux qui habitent sur le territoire de la république. Le suffrage universel était impensable dans les États du XIX<sup>ème</sup> siècle, mais là où les « démocrates » s'en gargarisaient dans la France de la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> par exemple, dans la France de la III<sup>ème</sup> République, on constate que la dite république était terriblement active à bâillonner ses opposants, depuis les Communards, jusqu'aux Dreyfusards et tant d'autres. Cette France, si républicaine et si démocratique, s'exemptait sans vergogne du vote des femmes jusqu'en 1947.

Donc vous voyez cette histoire de la démocratie au suffrage universel direct était quand même terriblement discrète. Et aujourd'hui, dans les bureaux froids de Bruxelles ou sous les chauds lambris de la République Française, voilà qu'on nous bassine tous les jours avec les hymnes de la démocratie européenne..., avec les refrains de la démocratie participative. Comme si, à Bruxelles la représentation politique était la panacée de la démocratie et sa garantie, comme si en France les clameurs appelant à la participation des peuples aux décisions politiques suffiraient à la restaurer. Comme si l'on pouvait marier la carpe et le lapin, le lion de la finance et l'agneau du chômage. Au cri de « démocratie », tout ce monde se lève, la main sur le cœur au garde-à-vous, ou bondit comme des cabris ; tous et chacun accaparent ce rêve patrimonial de la démocratie, comme si d'une extrémité à l'autre du spectre politique, le mot détenait le même pouvoir de rassemblement, le même mot dénouerait toutes les adversités et tous les blocages. Est-ce un leurre ou un charme, un sortilège plutôt anesthésiant ? Mais cette démocratie, est-elle une réalité en œuvre, une espérance, ou n'est-elle pas déjà derrière nous, belle comme la mort ? Bref le temps est venu de réfléchir, c'est ce à quoi je vais vous inviter.

## 2 – Naissances des démocraties: Athènes

Et d'abord, le mot. « Démocratie », cela vient du grec, je l'ai rappelé. \*\*\*

Réfléchissons donc, avec un peu d'histoire. Pas besoin de remonter à Mathusalem, à la jeune Lucy et ses copains d'Afrique de l'Est ou à ses grands-parents Adam et Eve.

En revanche, je crois utile de remonter le cours du temps jusqu'aux origines des cités. Tout avait très mal commencé, puisque la première ville dont se souvenaient les chrétiens et les juifs d'autrefois, c'était Babel, une tour construite par Nemrod, par ailleurs chasseur émérite : mauvaise engeance, société mal partie, puisque fondée sur le vice de l'orgueil.

Un grand professeur à la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle, un certain Gilles de Rome, grand professeur à Paris dans les années 1275, 1287, est l'auteur d'un traité sur le gouvernement des princes ( le *Traité du gouvernement des princes* vers 1280 forme un volume in-folio de trois ou quatre cent pages, divisé en trois livres fortement inspirés de l'œuvre d'Aristote : le premier dédié à la morale, le second à la propriété et à l'économie au sens traditionnel, le troisième à la politique ). Gouvernement idéal tel qu'il doit être mis en place par le gouvernement des princes. Au livre 3 de cet ouvrage qui est offert par Gilles de Rome à Philippe le Bel, Philippe IV, pour lui-même et les enfants du Roi.



Gilles de Rome explique que lorsque la première ville fut constituée, les hommes, devenus plus perspicaces, virent qu'il ne suffit pas d'avoir le nécessaire dans l'existence, mais qu'il leur faut vivre selon le bien et selon la vertu. Puisqu'une cité organisée ne pouvait tenir sans loi et sans justice, donc on a établi une communauté politique, donc dès les origines des cités, une communauté politique. Cela est la version classique du XII<sup>ème</sup> siècle.

Arrêtons-nous maintenant sous le soleil d'Athènes, qui n'était certes pas la première ville et encore moins la plus nombreuse de l'époque, mais au temps de Périclès on a à dire un certain nombre de choses sur la démocratie.

La meilleure présentation de l'idéal démocratique à Athènes au milieu du V<sup>ème</sup> siècle nous vient de l'historien Thucydide, l'un des maîtres à penser de tous ceux qui réfléchissent sur les sens politiques. Au second livre de son « *Histoire du Péloponnèse* », il relate le discours de Périclès fait en 431 pour la « fête des morts » à la première guerre du Péloponnèse. Or, que nous dit Thucydide ? Il nous enseigne 6 leçons :

Thucydide, ou la démocratie en 6 leçons

- 1<sup>ère</sup> leçon : l'importance de l'intérêt public dans la cité, l'importance de l'intérêt collectif et non les intérêts d'une minorité. Il oppose non pas public et privé, mais public (le plus grand nombre) et privilégié (minorité, caste). Il y a les intérêts publics d'une part et les intérêts des privilégiés d'autre part.
- 2<sup>ème</sup> leçon : Les lois garantissent la liberté et l'égalité de tous les citoyens. Bon, entre nous, les citoyens d'Athènes ce ne sont pas tous ceux qui résident à Athènes car déjà on excluait les femmes, les métèques, les esclaves.
- 3<sup>ème</sup> leçon : Simplicité, beauté, éducation. Je les rassemble car ceci est très important pour Thucydide et tous les Grecs et tous les auteurs des IV<sup>ème</sup> et V<sup>ème</sup> siècles d'origine athénienne. Il y a d'une part une morale commune imposée à tous, c'est à dire qu'elle est enseignée à tous, c'est à dire qu'il y a une éducation publique fournie, pour simplifier, par l'état, la cité. Et d'autre part ostentation, affichage presque brutal d'une supériorité athénienne esthétique (le pouvoir et le beau), par l'enseignement et presque la scolarité pour tous les citoyens.
- 4<sup>ème</sup> leçon : La démocratie doit être attentive au bien-être, c'est-à-dire au divertissement. Chez les Romains, ce qu'on appelle « *panem et circenses* », du pain, du cirque, voilà ce qui est bon pour la démocratie.
- 5<sup>ème</sup> leçon : La démocratie est par nature instable. C'est là que cela devient intéressant. Donc pour Thucydide, puisque le meilleur représentant s'appelle Périclès, il faut chercher des repoussoirs, il y en a un qui est magnifique au temps où Thucydide achève son ouvrage, c'est Alcibiade. C'est une histoire complexe, mais donc il y a un héros et un anti-héros. Alcibiade c'est le mauvais garçon, politicien sous la veste d'un démocrate, oligarque s'il le faut selon l'air du temps, espion, traître et aimé du peuple etc..., tout ce qu'il faut comme on en rêve encore en 2014, 2015. Du côté du second, ce gouvernement, pour Thucydide, portant le nom de démocratie, en réalité, c'était le gouvernement d'un seul homme. Ah voilà une démocratie bizarre, qui commence par le gouvernement d'un seul homme, qui commence à s'exprimer sous le nom d'un seul homme, Périclès, et qui va se donner un autre nom d'un seul homme Alcibiade. Entre les deux dit Thucydide il doit y avoir moyen de trouver quelque chose. C'est là que l'on voit naître l'idée de « **régime mixte** », une notion que rencontrent tous les manuels de sociologie politique, l'histoire constitutionnelle etc... « *Jamais, dit Thucydide plus loin, de mon temps du moins, les Athéniens ne paraissent mieux gouvernés qu'au début de ce régime même. Il y avait une sage combinaison de l'oligarchie et de la démocratie. C'est ce qui contribua, au sortir d'une situation lamentable, à relever la ville* ». Pour Thucydide c'est tellement satisfaisant que l'on fait venir non pas seulement tous ceux qui s'opposent à la démocratie, mais on vota également le retour d'Alcibiade et de ses partisans.
- 6<sup>ème</sup> leçon : L'erreur des Athéniens a été de se croire « l'école de la Grèce » ; cela a soulevé toutes les autres cités contre Athènes et donc provoqué toute une série de crises dans Athènes même.

Je passe maintenant à mon troisième point:

### 3 - Le désamour de la démocratie

Cette expérience Athénienne a suscité beaucoup de réflexions, notamment chez Platon et ensuite chez Aristote puis chez les Romains. Le cycle biologique des démocraties, en quelque sorte pour nous, ou bien comment les peuples, les nations se démocratisent, mûrissent et puis échouent, c'est un peu l'histoire d'Athènes.

Une ou deux générations après Thucydide, toujours à Athènes, voilà Platon entre 427 et 348, dans la « République » et le « Politique », deux traités très importants de Platon, on voit apparaître une réflexion sur les régimes.

Pour Platon, la monarchie ou l'oligarchie sont de loin préférables à la démocratie. Parce que simplement la démocratie est le pire des régimes. On est loin là de ce que disait Thucydide et du rêve de Périclès et il ne s'est écoulé qu'un demi-siècle à peine. Pour Platon dans la « République » on voit apparaître la théorie de la déformation naturelle des régimes politiques. Je passe rapidement, donc trois évolutions d'un régime à l'autre .

- Premier modèle : La monarchie fatigue les Athéniens cela donne lieu à ce que Platon appelle la *timarchie*, un régime politique non seulement des favorisés, mais de ceux qui déviaient de la richesse.
- Le deuxième modèle est celui de l'aristocratie, vertueuse naturellement, qui dérive normalement vers l'oligarchie. Et là on voit apparaître ces anciens vertueux qui ont appris à se jouer des lois.
- Troisième modèle : La démocratie, elle, dérive naturellement, comme on était passé de Périclès à Alcibiade, vers la tyrannie, le pire du pire en quelque sorte. Déjà la démocratie pour Platon est dangereuse pour l'état. Donc dans un dialogue qui s'appelle *politique*, Platon s'interroge sur un régime qui doit être le meilleur. Dans les tableaux ci-dessous nous allons voir réapparaître monarchie, aristocratie puis démocratie, 3 formes idéales mais chacune de ces formes vont, soit vers la tyrannie pour la monarchie, soit vers le gâchis pour la démocratie.

Du Bon Gouvernement	au Mauvais Gouvernement
(1) Monarchie	Timarchie :
(2) Aristocratie : le groupe des vertueux	Oligarchie = ceux qui se jouent des lois
(3) Démocratie = commandement de la multitude	Tyrannie = le pire

3 formes de Gouvernement	Gouvernement -	Gouvernement +	Vrai gouvernement, i.e. régi par les lois et les coutumes
(1) Monarchie	(4) tyrannie	Royauté= un seul commande selon les lois, à l'imitation de celui qui possède la science	
(2) Domination du petit nombre	(5) Oligarchie = ceux qui se jouent des lois	Aristocratie = ceux qui imitent le vrai gouvernement	
(3) Démocratie = Commandement de la multitude	Démocratie = le pire		

De tout cela, nous voyons que le bon gouvernement n'existe pratiquement pas. C'est une espèce de mélange, les sociétés sans cesse cherchent, c'est en tous cas la leçon de Platon. Vous

allez voir qu'avec Aristote cela ne va pas beaucoup mieux. Aristote, 50 ans après Platon, au milieu de IV<sup>ème</sup> siècle, toujours à Athènes, Aristote s'en prend vertement à Platon et son maître Socrate : il estime qu'ils se sont trompés, ils n'ont pas compris le fonctionnement de la politique. C'est une très bonne lecture pour nos sociétés contemporaines. Pour Aristote le système de Socrate et Platon, n'a rien de monarchique, il a une tendance prononcée à l'oligarchie, pouvoir politique aux mains de quelques-uns. Pour Aristote, ce n'est pas acceptable. Aristote va montrer que chaque forme de gouvernement a ses déviations et qu'en réfléchissant on peut aboutir à ce constat, entre monarchie et aristocratie, il y a un certain nombre de choses bonnes.

3 formes de Gouvernement	déviations	Le meilleur gouvernement, celui qui est régi par les meilleurs chefs
<ul style="list-style-type: none"> <li>Monarchie = 1 seul</li> </ul>	(1') tyrannie = l'intérêt personnel du roi. Le pire	Système <ul style="list-style-type: none"> <li>censitaire (excluant les pauvres)</li> <li>éventuellement endogène</li> <li>éventuellement héréditaire</li> <li>combinaison a,b,c = dynastie, gouvernement de la force</li> </ul>
<ul style="list-style-type: none"> <li>Aristocratie= minorité</li> </ul>	(2') Oligarchie = l'intérêt particulier des riches	
<ul style="list-style-type: none"> <li>Démocratie= l'intérêt général</li> </ul>	(3') Démagogie = l'intérêt particulier des pauvres. Le plus supportable	Liberté+égalité

Et ces déviations montrent ce vers quoi il faudrait aller. Pour Aristote, la solution c'est un régime mixte: il faut combiner aristocratie et démocratie : il y a 4 possibilités différentes. Il ne se prononce pas véritablement là-dessus, sauf qu'il signale quand même que la démocratie représente les intérêts de la communauté, de l'intérêt général. Par conséquent elle pourrait assurer à chacun la liberté et l'égalité. Mais on voit bien que cela ne fonctionne pas pour lui et que le futur de la vie politique est à chercher ailleurs dans ce système mixte de monarchie et d'aristocratie, qui s'appellerait république et où tout le monde entend démocratie.

Voilà comment s'est imposée à un moment donné au IV<sup>ème</sup> siècle à l'époque hellénistique une théorie biologique des trois régimes positifs, la royauté, l'aristocratie, la démocratie qui se muent et se pervertissent naturellement vers trois régimes négatifs, la tyrannie, l'oligarchie et la démagogie. Or, au milieu de II<sup>ème</sup> siècle avant notre ère, à Rome, un grec qui a bien connu Aristote et Platon, applique cette théorie à l'histoire Romaine. Tous les manuels d'histoire Romaine sont largement inspirés de ce grec Polybe, qui voit comment dans l'histoire de Rome, qui est largement imaginaire, comment le régime de la royauté a produit le régime de la tyrannie, lequel a engendré un régime de l'aristocratie avec la nomination de *Patricia*, la noblesse Romaine ; de là on est passé au régime de la république, laquelle s'est donnée toute sa force avec quelques oligarques.

Et l'histoire recommence et ainsi de suite. Le système est repris et copié par un certain Denys Halicarnasse, que je ne vais pas développer maintenant. Ce qui doit être retenu de tout cela, c'est que pour tous les philosophes de l'antiquité, grecs, puis romains, cette théorie de la constitution mixte, illustre l'instabilité essentielle de toute l'histoire politique. Et parler de démocratie ne peut se faire que dans la pensée de cette instabilité fondamentale. Une démocratie est par essence comme tout autre régime, vouée à s'autodétruire pour laisser place à autre chose. L'histoire des régimes politiques se conformerait à s'inscrire sans cesse dans ce cycle de l'instabilité et de la dégradation jusqu'à son recommencement.

L'instabilité des régimes politiques, n'a cessé de nourrir la réflexion des historiens : un thème cyclique, une triste pensée, plutôt pessimiste.

A l'époque du romantisme, Monsieur de Chateaubriand reprend l'idée qu'il applique à l'aristocratie, je reprends un texte de Chateaubriand, dans la version des « *Mémoires d'outre-tombe* », il y a une version plus soft qui circule un peu partout, qui est reprise par Daniel-Rops dans son discours de réception de Wladimir d'Ormesson à l'Académie française: « *Toute aristocratie passe par trois âges, celui des services, celui des privilèges, celui des prétentions, et on recommence et ainsi de suite. Une histoire cyclique, un peu tragique au fond, qui fait que cette histoire politique, cette histoire de la démocratie est une aventure très humaine et lamentable* ».

Arrive donc le christianisme, question : démocrate le christianisme ? Et bien on va en juger.

#### **4 – Démocrate, le christianisme ?**

Il y a quatre principes-clé dans l'esprit, non pas des fondateurs du Christianisme, mais dans l'esprit des premiers pères, ceux que l'on appelle les pères de l'église. Il y en a un qui compte un peu plus que les autres, c'est Augustin.

Le meilleur guide ici est Augustin d'Hippone (354-430 de notre ère), notamment dans la « *Cité de Dieu* ».

Quatre principes clé.

- L'harmonie.
- La concorde.
- La paix
- La domination du spirituel sur le temporel : (la cité de dieu contre la cité du diable).

Essayez de faire une ligne politique avec ça....

Augustin donc ne croit pas à l'établissement historique d'une démocratie, un système politique qui serait celui de la cité de Dieu. Ses lecteurs vont conclure très vite que la cité de Dieu est spirituelle, mystique même par rapport au moyen âge, mais non pas réelle. En effet toute l'œuvre d'Augustin, incite peu à peu ses lecteurs, ses auditeurs que les choses doivent se passer dans le cœur de chacun dans la communauté des chrétiens qui se rassemblent à l'église sans prétention à fonder une république, une démocratie ou je ne sais quoi. Alors, le sort est réglé de la démocratie en terre chrétienne.

Jusqu'à Léon XIII, en 1881, du bout de la langue, qui reconnaît en 1881, qu'il n'est pas interdit aux peuples de se donner une constitution républicaine, démocratique, si la justice est respectée et que cela convient à tous. Ce qui veut dire que dans toute l'histoire précédente du Christianisme, la démocratie est marquée d'un sceau négatif, et je vais vous le prouver.

#### **5 - L'injustice démocratique : la perception médiévale des Grecs et les théories médiévales**

La difficulté des penseurs médiévaux est que le système monarchique s'est imposé partout dans toute l'Europe avec l'Empire romain, pas seulement en Europe puisqu'on voit bien que l'Empire byzantin porte bien son nom, il est gouverné par un seul, un empereur. Et ce système monarchique s'est consolidé depuis le premier empire Romain d'occident, les royaumes barbares, puis Carolingiens, puis Francs, l'Empire occidental et dans tous les royaumes de l'occident.

Dans un petit traité de Saint Thomas d'Aquin : le petit traité *De regno (du royaume)* <sup>1</sup>, à l'adresse du roi de Chypre au milieu de XIII<sup>ème</sup> siècle qui était bien une possession Chrétienne, dirigée par la famille des Lusignan. Entre 1255-1270 environ, Thomas d'Aquin écrit un petit traité qui reprend les thèmes de Platon et d'Aristote, gouvernements justes, gouvernements injustes. Il

<sup>1</sup> « *Du Royaume* » Écrit au Roi de Chypre *De regno ad regem Cypr* par Thomas d'Aquin, Docteur de l'Église (1265-1266) fin de l'opuscule par Ptolémée de Lucques Traduction Père Marie Martin-Cottier op, 1946 Édition numérique, <http://docteurangelique.free.fr>, 2008 Les œuvres complètes de saint Thomas d'Aquin

montre comment à chaque système, chaque régime politique, correspond une figure inverse (tableaux ci-dessous), et qu'il y a toujours déviation, perversion du gouvernement juste vers le gouvernement injuste. Le traité adressé au roi de Chypre décrit toute cette histoire pour rappeler l'importance essentielle d'un gouvernement fondé sur la vertu, sur la justice, sur la paix de tous. On retrouve les qualités de fraternité, de liberté, oui la liberté intérieure. Thomas fait le parallèle avec ce qu'il observe dans l'histoire, c'est un théologien mâtiné de philosophie et d'histoire, c'est quelqu'un qui avait véritablement une culture immense. Il compare aussi le cycle des Romains au cycle des Hébreux, il constate qu'en fait cela ne finit pas toujours très bien. Même généralement cela finit mal. Les Hébreux s'étaient donnés des juges, c'était plutôt bien, on pourrait le penser et puis ça a fini dans la captivité de Babylone et puis rien, ce sont les Romains qui sont venus remettre de l'ordre dans le proche orient et qui ont permis l'avènement du Christ.

Gouvernement juste	Gouvernement injuste
roi	tyran
aristocratie	oligarchie
république	démocratie

Cycle romain (Thomas d'Aquin., De Regno I,4)	Cycle des Hébreux (Thomas d'Aquin., De Regno I,4)
Rois	juges
Respublica (consuls)	rois
Empereurs tyrans	Captivité

Gilles de Rome, un siècle auparavant, exprimait très clairement la pensée de Thomas d'Aquin et des aristotéliens scolastiques dans son traité : « *Du gouvernement des princes* » (*De regimine principum* écrit vers 1287) : Il expose très clairement que dans tout gouvernement des hommes en fait il n'y a qu'une seule source, une source unique, qui est Dieu, tout vient de Dieu, tout remonte à Dieu. De même dans l'église terrestre il ne doit y avoir qu'un seul chef, un seul pontife, le pape. Le pape est dans le domaine spirituel, l'alter-égo du roi dans le domaine temporel. De cette source unique de Dieu, dérivent toutes les autorités, dans ce cadre-là, la démocratie n'a rien à faire.

Un disciple très cher de Thomas d'Aquin, Ptolémée de Lucques, c'est un personnage extrêmement intéressant qui finit sa vie en 1328. Il essaie de compléter le petit traité de Thomas d'Aquin qui n'avait pas été achevé, sur le gouvernement des princes. Il observe que le philosophe, c'est à dire Aristote, recommande plutôt la démocratie puisque la cité manque d'hommes aptes au commandement qui formeraient le gouvernement, ces gens qui sont rassemblés dans ce que l'on appelle l'aristocratie. La cité serait généralement régie par de mauvais riches qui constitueraient un gouvernement que l'on appelle démocratie. Il ne convient ni de confier le pouvoir politique aux pauvres, ni le pouvoir judiciaire aux cupides. On approche là d'une leçon de démocratie typiquement médiévale. Ceci montre que la démocratie n'intéresse nullement ces gens-là. Ce qui reste à la surface c'est une idée de régime mixte mais avec une sévère correction, non plus un concubinage de l'aristocratie et de la démocratie, mais plutôt un mariage de la monarchie et de l'aristocratie. Je passe de là vers mon 6<sup>ème</sup> point, ce qui est intéressant c'est de voir ce qu'il se passe après l'époque médiévale.

## 6 - Vers la philosophie politique

( Y a t il ) ?? Il y a des apports du XVI<sup>ème</sup> siècle à la faveur de l'humanisme (?) On avait déjà toutes les œuvres d'Aristote et de Platon avec la philosophie de l'ordre et notamment avec la philosophie politique. Ce qui est intéressant c'est que chez un auteur comme Claude de Seyssel, les idées traditionnelles d'harmonie et de paix sont associées par Claude de Seyssel le traducteur de Thucydide en particulier. Mais c'est aussi l'auteur d'un livre qui connaît encore aujourd'hui, une célébrité immense chez tous les spécialistes de l'histoire et des pensées politiques, « *La Monarchie de France* », paru en 1519. Claude de Seyssel associe les idées traditionnelles que j'ai rappelées qui sont celles de St Augustin, d'harmonie, de paix, de concorde, il associe tout cela à l'idée de mouvement. Il corrobore ce que je viens de vous dire, ce que les Grecs avaient déjà remarqué, une espèce de cycle qui emporte les régimes politiques les uns après les autres. Le dynamisme des sociétés politiques avait toujours été une réalité, mais les Grecs de l'Antiquité, puis leurs lecteurs romains, puis les chrétiens préféraient considérer l'histoire des régimes politiques, soit comme un cycle naturel de dégradations et restaurations, soit comme un sillon continu hanté par le péché, comme une conséquence du péché originel. En somme l'histoire de la vie politique serait dans cette perspective de pensée médiévale comme un chemin de cendres et de pleurs.

Pourtant, tous imaginaient, même les Grecs, une perfection de la société politique. Il y a bien un idéal vers lequel on peut décider de se rendre, en sachant que cela ne marchera jamais sur terre, sauf lors de brèves éclaircies dans un ciel menaçant. Le XVI<sup>ème</sup> siècle introduit ici une rupture, ces sociétés de l'époque des réformes sont délibérément monarchiques, avec une exception, oligarchique s'il en est, celle de Venise. Les cités sur lesquelles je vais revenir, les grandes cités états de l'Italie médiévale, Florence, Bologne, se sont arrangées au XVI<sup>ème</sup> siècle dans un système de type monarchique. D'ailleurs les armées de Charles Quint les y ont aidées. Celles-ci occultent pour longtemps l'idéal démocratique, en dehors de quelques pulsions brusques, vite étouffées en France, les Huguenots s'y adonnent et comprennent assez rapidement que cela fait mal, en Angleterre aux premiers temps de la Grande Révolution de Cromwell, puis en Allemagne au temps des puritains du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

Puis vint la Révolution française. Les idéaux démocratiques ont resurgi avec force dans les cercles des Constituants et des Conventionnels, je me réfère ici aux études de François Furet, mais très vite une recomposition s'est opérée sous l'étendard de l'oligarchie. Le Code Napoléon fournit l'expression la meilleure de cette oligarchie, presque en chacune de ses pages.

Atterrés au sortir des Révolutions et de l'Empire, un groupe de philosophes et d'historiens libéraux a recherché dans le passé les grands modèles qui pourraient aider à reconstituer une communauté politique sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. Ces gens-là sont parfaitement connus des historiens, je ne les citerai pas tous mais je vais en mettre deux en exergue, Victor Cousin d'une part et Augustin Thierry d'autre part.

Victor Cousin est mort en 1867 (il était né en 1792), il est le traducteur des œuvres de Platon, mais aussi de Pierre Abélard donc un homme du XII<sup>ème</sup> siècle, et de Descartes également. Victor Cousin est à la philosophie de ce temps ce qu'Augustin Thierry est à l'histoire ; Augustin Thierry meurt un peu plus tôt que Victor Cousin, en 1856 et il est né en 1795. Ils entrent tous les deux à l'Institut de France en 1830, Cousin à l'Académie française, Thierry à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comme Cousin fut un habile et prolifique redécouvreur de la philosophie de l'Antiquité et donc des systèmes politiques de l'antiquité, Augustin Thierry constitue le véritable premier essai de l'histoire de France : il reconstitue en quelque sorte les motifs qui ont conduit les historiens du passé à présenter l'histoire de la royauté, l'histoire du royaume de France.

Ce qui est particulièrement intéressant à noter c'est que cette histoire du royaume de France selon Augustin Thierry, est marquée par une série d'épisodes qui ont lieu au début du XII<sup>ème</sup> siècle et que nous appelons le mouvement communal, par la faute d'Augustin Thierry. Cette histoire des "communes", reconstituée par Augustin Thierry, rappelez-vous bien, sous la



restauration, est une manière de dire que sous l'ancien régime premièrement tout n'était pas mauvais, mais deuxièmement qu'il y a quelque chose d'extrêmement intéressant qui s'est produit, et que l'ancien régime a complètement occulté par la suite : c'est l'aspiration démocratique.

Donc une justification en même temps de la révolution Française, en référence au mouvement des communes du début du XII<sup>ème</sup> siècle. Cela revient à dire que le mouvement de toute l'histoire de France en particulier même au travers de l'histoire moderne, c'est celui d'une ascension. L'ascension des classes moyennes depuis la naissance des communes médiévales jusqu'à l'avènement du régime parlementaire. Ceci amène à reconsidérer l'histoire des régimes politiques en général, et voilà qu'exactement en même temps qu'Augustin Thierry et Victor Cousin un autre traduit une œuvre tout à fait étonnante. Vous avez entendu parler d'Alexis de Tocqueville, en tous cas tous ceux qui ont fait du droit ont été interdit de passer à côté.

Alexis de Tocqueville ! La petite bible de tous les étudiants à l'Institut des sciences politiques de Paris, la grande école de Sciences Po, du temps où elle n'avait pas encore revêtu l'uniforme à la mode du marketing politique. Tocqueville travaille en utilisant le raisonnement analogique

« *Mon but a été de montrer, par l'exemple de l'Amérique, que les lois et surtout les mœurs pouvaient permettre à un peuple démocratique de rester libre* ». En fait la pensée de Tocqueville a été de traverser l'Amérique et d'aller observer les Américains, ce qui a donné ce livre absolument extraordinaire de « *La démocratie en Amérique* » les 2 premiers tomes publiés pour la première fois en 1835. Nous sommes là sous la monarchie de juillet. C'est l'époque où l'on redécouvre beaucoup de choses, Viollet-le-Duc a commencé à s'occuper de Vézelay à la demande de Prosper Mérimée etc...On est dans une période extraordinairement productive.

- 1<sup>ère</sup> thèse de Tocqueville : L'égalité, une conquête depuis le XI<sup>ème</sup> siècle, (tiens, une proximité avec Augustin Thierry), parmi les objets nouveaux qui, pendant mon séjour aux États-Unis, ont attiré mon attention, aucun n'a plus vivement frappé mes regards que l'égalité des conditions (cela fait rigoler aujourd'hui quand on entend les histoires de conditions), d'où une première définition de la démocratie : la démocratie sociale, soit, objectivement, l'égalité des conditions sociales et, subjectivement, la conscience de l'égalité (les États-Unis, pays des égaux). Deuxième définition : la démocratie sociale politique, soit les deux bannières de la souveraineté du peuple et du principe de majorité (les États-Unis, pays des hommes libres).
- 2<sup>ème</sup> thèse de Tocqueville : La loi, c'est l'ouvrage de tous.
- 3<sup>ème</sup> thèse : Le peuple ne fait pas toujours le meilleur choix (on voit là que la démocratie Américaine ne marche pas si bien). Mais, à terme, et malgré tout, une société démocratique profite mieux d'un gouvernement médiocre que d'un gouvernement compétent usant du peuple comme de serviteurs (petite consolation, modeste).

C'est dans les années de la restauration et sous la monarchie censitaire de juillet 1820-1840, qu'est venue à la surface l'idée que le Tiers-État et, donc la démocratie, puisaient leur force dans les innovations médiévales. Je m'en suis gaussé un peu facilement jusqu'à présent, mais je vous invite maintenant à revenir au Moyen Âge.

## **7 - Retour au Moyen Âge**

### **Une vitalité démocratique dans le Moyen Âge occidental ?**

Je prends l'exemple de Lorenzetti, si vous êtes allés à Sienne en Toscane, vous n'avez pas manqué de visiter le palais de la seigneurie de Sienne. Dans la salle du conseil des Neuf Ambrogio Lorenzetti a peint une série de fresques sur le bon et sur le mauvais gouvernement. Je ne vais pas faire le commentaire de ceci mais je signale simplement cette figure centrale, sur la

fresque du bon gouvernement, qui reste totalement énigmatique et qui de l'avis d'un certain nombre d'historiens de l'art est la figure même de la seigneurie de Sienne, de son allégorie.

Ce qui m'intéresse c'est de revenir sur la démocratie de Sienne, ce tableau comme je



viens de le dire est une allégorie, n'imaginez pas que c'est la ville de Sienne, parce que face au gouvernement, il y a sur le mur d'en face la description du mauvais gouvernement.



Le conseil politique qui gère la ville de Sienne passe entre les deux, il doit d'une part se garder du mauvais gouvernement pour regarder le bon gouvernement, on voit il doit avancer. Ambrogio Lorenzetti peint sur les murs une partie du résultat du bon gouvernement, la cité bien gouvernée. Ce qui est absolument fascinant c'est que dans cette cité, il y a des zones d'ombre, mais la lumière émane de la cité elle-même. Une cité bien ordonnée, une cité où tout le monde est heureux. A partir de là ce qui me semble important c'est de réfléchir sur ces mécanismes de la vitalité démocratique pour les hommes occidentaux. Il y avait dans le monde chrétien, deux modèles. Il y avait le modèle des Hébreux qui était celui de Moïse, qui pendant le périple des Hébreux a constitué les bases en quelque sorte d'un gouvernement, pas franchement démocratique. Il y a chez les chrétiens, c'est intéressant, c'est le fonctionnement même du christianisme primitif, à côté de l'exemple des Hébreux qui n'est pas franchement l'idéal. Il y a l'ordre des chrétiens qui est toujours idéal, mais c'est cette communauté démocratique des chrétiens qui fait référence, cette chrétienté de Jérusalem qui était dans les actes des apôtres en 3 lignes à peu près dans les éditions modernes. Vous voyez que ce n'est pas grand-chose sur le

plan de la vie démocratique, sauf que c'est le communisme à l'état pur, la société parfaite, que l'église des origines qui doit être le modèle de l'église recomposée dans sa pureté à l'époque.

Or, on ne peut pas se contenter de l'idéal, il faut bien vivre et ce qui est intéressant dans toute l'histoire des sociétés occidentales c'est de souligner que dans les communautés monastiques, on a inventé une première approximation de sociétés politiques organisées. Selon la règle de St Benoit, pas de problème, la monarchie à l'état pur et tout le monde y doit une obéissance parfaite, en plus c'est un modèle qui n'est pas censé se reproduire selon les lois de la génération, par conséquent cela reste une société idéale. Mais beaucoup plus tard au III<sup>ème</sup> siècle il y a deux cas tout à fait intéressants, celui des Franciscains.

Les Franciscains ne veulent pas véritablement de gouvernement, en tous cas François d'Assise et ses premiers compagnons ont tout fait pour éviter de rentrer dans un système de domination. Mais chez les Dominicains en revanche vers les années 1205 - 1215, on voit quelque chose de beaucoup plus intéressant. On voit un fonctionnement qui correspondrait à une autre définition donnée par les philosophes de l'antiquité, les Romains, de l'idéal démocratique. D'abord c'est l'ensemble des membres du couvent qui élit le maître, d'autre part pas de frère lai chez les dominicains comme il y en avait chez les franciscains, pas de laïcs. Tous des clercs, de préférence des prêtres. Et enfin chaque disposition prise dans le chapitre de l'ordre dominicain est votée par tous, par l'assemblée toute entière du couvent et ceci montre la permanence d'un objectif démocratique, là encore dans une société qui n'est pas vouée à la reproduction, qui reste une société d'hommes vivant dans le célibat le plus exigeant.

Il y a un autre exemple intéressant, en contre poids de ce que je viens de dire de ces deux ordres dominicain et franciscain, c'est celui des cités états, Italienne mais aussi celui des communes, puisque le pouvoir communal a ressurgi à la fin du XI<sup>ème</sup> et au début du XII<sup>ème</sup> siècle un peu partout. Notamment avec le système des consulats dans le sud de la France et en Italie. Mais là encore ces consuls ne sont pas élus par tout le monde, pas par les dames, par exemple, ils sont élus par les élites de la cité et un certain nombre d'aristocrates. Un système oligarchique, pas démocratique. L'exemple très clair, à Agde, Avignon en 1131 - 1132, comme dans les cités Italiennes, on a affaire non pas à cette pulsion démocratique mais véritablement à une organisation oligarchique, laquelle se rallie très rapidement au système monarchique. Au XIII<sup>ème</sup> siècle, toutes ces cités en Italie mais aussi en Provence, à Avignon même dans les années 1320 - 1330, font appel à des podestats à ce que l'on appellerait des dictateurs à qui on confie les clefs de la ville, à qui l'on confie la défense de la ville, le soin de rédiger des lois et ces familles de podestats, le temps passant, sont devenues elles-mêmes des aristocraties. Évidemment ils ont pris aux XIV - XV<sup>ème</sup> siècles les rôles de prince, les Médicis par exemple. Voyez l'histoire de la démocratie dans ces périodes-là est peu satisfaisante.

Alors j'en arrive à ce qui est important de dire, s'il fallait tirer un manuel de démocratie de toute cette histoire, il faut rappeler qu'il y a deux options, c'est le droit à vivre seul et le droit à s'assembler et créer une communauté. D'autre part il faut un gouvernement à partir du moment où l'on a constitué une communauté, où l'on est plusieurs. Or, dans tous les cas, dans toutes les sociétés démocratiques, le gouvernement est marqué par le sceau soit du pêché, soit de l'instabilité. Il n'y a pas dans l'histoire de la démocratie et des systèmes politiques, il n'y a pas d'exemple de gouvernement parfait. L'animal social qu'est l'homme a une propension naturelle à s'assembler, à se donner un gouvernement mais ce gouvernement est voué sans cesse à s'autodétruire, et s'il ne se détruit pas lui-même, la société de ses administrés va s'en charger.

Point de démocratie sans territoire réel, une cité, un état, un territoire de la démocratie. Si l'on ouvre les barrières universellement, cela pose des problèmes disent les historiens. La démocratie associative est une application d'une forme de vie politique globale, dans l'espace public, deux voies de liberté mentionnées tout à l'heure, liberté de vivre seul, le droit de s'assembler. La démocratie représentative d'une part, la démocratie participative directe d'autre part. Les gouvernements contemporains favorisent la démocratie représentative et limitent au minimum la démocratie directe. Cette dernière marche en Suisse parce que c'est un tout petit

pays ; à l'échelle des États Unis, à l'échelle d'un pays certes plus petit comme la France cela ne marche pas. Faute d'un contrôle ponctuel de l'assemblée Européenne sur l'exécutif de l'Union, de fait la commission vote des règles qui s'imposent à tous les états hors de toute tentation de démocratie directe. Il devient donc urgent de clarifier la nature de ce gouvernement qui en est un sans en être.

Souveraineté du peuple.

Souveraineté du peuple, représentation du peuple. Le peuple est représenté dans des parlements, c'est une évidence multi-séculaire mais qui, confronté aujourd'hui au trop plein de représentation, à ses surcoûts intolérables, à la frénésie dans la production de textes, à l'incapacité à équilibrer le travail gouvernemental au rythme électoral, au détournement de fonctions sinon de fonds publics. Bref, une déroute de la représentation "réelle", "efficace", au bénéfice d'une fiction représentative. Cela est le problème des démocraties aujourd'hui.

Les sociétés modernes se sont donné d'ailleurs un cadre, la constitution qui vise à protéger les droits et les libertés, à la fois privés et publics. Mais au-delà des constitutions, la croissance pléthorique et sans limite des "lois" saborde la capacité des gouvernements contemporains à produire des décrets d'application. Faut-il alors concentrer l'exécutif entre les mains d'un groupe étroit issu de la représentation populaire ? Cela, je n'en sais rien. Ce qu'il y a de sûr c'est que les fins d'une société démocratique, la paix, le bien commun etc... posent de plus en plus de problèmes.

Un certain nombre de spécialistes aujourd'hui, un certain nombre d'historiens se demandent : mais qu'est-ce que ce bien commun qui serait fixé comme un bel ouvrage, cela me fait penser sans cesse à la société sans classe d'un certain Karl Marx ou Friedrich Engels, cela me fait penser sans cesse aux passés médiévaux et antiques. L'histoire montre que ce ne sont que des images irréelles et des réalités inaccessibles. Le bien commun c'est un véritable problème, alors qu'il faudrait, certainement pas la compassion, pourquoi pas alors la solidarité, cela est un des problèmes auxquels les sociétés contemporaines sont de plus en plus acculées. Nous savons tous que dans un certain nombre de villes où la richesse est assez inégalement répartie, le nombre "d'assistés" (entre guillemets sans connotation péjorative) se multiplie alors que l'on ne songe pas à organiser au niveau des états cette solidarité, on laisse cela aux associations. Je pense qu'une société qui ne prend pas en compte ce problème-là est une société qui va droit dans le mur.

Je finirai en me demandant : est-ce que la démocratie est une valeur universelle, souhaitable pour tous, est-ce qu'il faut chercher une espèce de co-pluralité, dans tous les espaces de ce monde ? Je n'en sais rien, dans tous les cas je suis sûr que la solidarité est préférable à toutes les expériences qui ont eu lieu jusqu'à ce jour. Une société moderne ne peut pas se concevoir sans la souveraineté du peuple certes, cette souveraineté est encadrée par une constitution, le problème est de savoir comment ces constitutions peuvent justifier la vie des représentations (parlement, etc...) que nous nous sommes donnés et qui manifestement ne fonctionnent plus ni dans aucun pays Européen ni au parlement de Strasbourg. En fait on n'a pas pensé au futur, on s'est borné à reproduire des systèmes politiques, des démocraties rêvées, purement imaginaires. Voilà l'angoisse de l'historien.